Document generated on 06/02/2025 7:43 p.m.

Liberté

Économie de la mort

Chloé Gagné Dion

Number 311, Spring 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/80465ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gagné Dion, C. (2016). Review of [Économie de la mort]. *Liberté*, (311), 67–67.

Tous droits réservés © Chloé Gagné Dion, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Économie de la mort

Dans *La liberté*, un gouvernement offre un service dédié au suicide.

CHLOÉ GAGNÉ DION

La liberté, pièce de Martin Bellemare mise en scène par Gaétan Paré, raconte un jour dans la vie d'une famille en apparence unie. Le fils commence ce jour-là un nouveau travail, où il suit les traces de son père, Paul (Frédéric Blanchette). Max (Simon Landry-Désy), ce jeune homme de 18 ans, vient en effet d'être employé comme préposé à l'accueil dans une succursale d'un service gouvernemental permettant à tous ceux qui le désirent de s'enlever la vie de manière efficace et sécuritaire grâce à un environnement extrêmement contrôlé. Paul et son collègue Peter (Gérald Gagnon) l'accueillent fièrement au sein de leur équipe. C'en est trop pour Mary (Dominique Leduc), dont le mari et maintenant le fils s'engagent dans des carrières de bourreaux. Elle s'abandonne alors à ses envies suicidaires et s'enregistre comme candidate pour ledit service, dans le but de démontrer à sa famille les failles d'un système dans lequel la mort est prise en charge par la bureaucratie.

LA LIBERTÉ
Texte de Martin Bellemare
Mise en scène de
Gaétan Paré
À la salle Fred-Barry
du 6 au 24 octobre 2015

S'est ainsi joué en octobre, sur la petite scène de la salle Fred-Barry du Théâtre Denise-Pelletier, le drame de cette famille appartenant à une société un brin tordue, dans une mise en scène somme toute assez conventionnelle, mais qui s'appuie sur de légers décalages.

La prémisse du récit ainsi que ce monde fictif imaginé par Bellemare installent d'emblée un contexte déphasé. La banalité de la mort et son intégration à des protocoles stricts au vocabulaire aseptisé composent un environnement étrange qui implique un usage de l'ironie associé au théâtre nordique. Je pense par exemple au Norvégien Fredrik Brattberg et à son récent texte *Retours*, où un fils ne cesse de mourir pour mieux revenir, jusqu'à épuiser les parents qui en arrivent à le tuer eux-mêmes afin d'abréger leurs propres souffrances. L'étrangeté et le fantastique de l'affaire y sont traités de manière complètement normale, presque monotone, et surtout sans magie, ce qui fonctionne d'abord en tant que ressort comique, puis s'impose comme terrible au fil des réincarnations.

Le potentiel comique de la situation décalée est aussi exploité dans *La liberté*, essentiellement à travers le contraste marqué entre le sérieux des démarches entreprises par les usagers du service d'assistance au suicide (Véronique Côté en jeune candidate) et l'attitude tout à fait détachée des employés qui vaquent à leurs occupations avec entrain. L'obsession de l'horaire, de l'efficacité de l'entreprise, du détail dans l'organisation d'un bureau qui prend en charge une réalité trouble et complexe engendre aussi des écarts qui font rire, en même temps qu'elle participe à mettre à distance le sujet en question pour mieux l'interroger.

> La pièce approche le suicide comme une option possible, respectable et valable de la vie.

Paré tente de souligner et de supporter cette construction d'une étrangeté par la direction d'acteurs, notamment grâce au niveau de jeu de Blanchette et de Gagnon, qui lancent leurs répliques impassiblement, avec une économie de geste, ou encore adoptent une gestuelle non réaliste qui se traduit par des poses, des ralentis et des contacts peu naturels. Ce type d'interprétation peut par moments faire penser au travail du metteur en scène étasunien Richard Maxwell, tel qu'il a été présenté dans *Isolde* au FTA l'été dernier. Ce ton, à l'intérieur de *La liberté*, semble chercher à éloigner les acteurs d'une interprétation réaliste afin d'adopter un autre type de registre. Un projet louable dans l'actuel paysage théâtral québécois où dominent l'émotion et le réalisme.

Néanmoins, l'entreprise du metteur en scène achoppe, en bonne partie parce que le drame sombre dans le psychologique et perd la force troublante de sa charge absurde. Paul pète les plombs quand il voit sa femme s'engager dans les procédures qu'il connaît trop bien et s'abandonne à un lyrisme qui verse dans un pathos conventionnel. Puisque de toute façon il mène à terme le projet de sa femme, que tous les deux ne flanchent pas et conservent leur position, pourquoi accentuer cette défaillance par un emportement trop affecté ?

On pourrait croire que la mise en scène, lors de cet échange qui oppose et déchire les parents de Max, cherche ainsi à susciter l'identification du public aux personnages. Pourtant, cette dispute aurait très bien pu émouvoir même si la froideur de ton qui caractérisait le début de la pièce avait été maintenue. Cette charge émotive vient-elle pallier un cruel manque d'arguments dans le débat entre la mère suicidaire et le père en colère ? Vise-t-elle à masquer une certaine faiblesse dans le discours des personnages, qui reste en partie convenu ? Au final, il semble que le texte trahit sa propre logique absurde et que la mise en scène n'est pas assez radicale pour la rétablir.

Le spectacle comporte tout de même une part d'efficacité sombre qui fait vibrer son sujet au cours de la représentation et continue d'habiter les spectateurs par la suite. Parce que contrairement à ce qui a été dit de *La liberté*, il n'est pas question de suicide assisté ou de l'aide médicale à mourir autant que de suicide en tant que problème philosophique. La pièce approche le suicide comme une option possible, respectable, envisageable et valable de la vie. Elle l'interroge de manière théorique, à travers Paul, qui défend son métier en citant Camus et Aquin, et à travers Mary, qui décide de mourir pour donner une leçon à son fils sur le vertige que représente la responsabilité de choisir. Là encore agit un décalage à la fois signifiant et limité. Le spectacle place sur scène des personnages devant confronter leurs idées sur la liberté de mourir à l'irruption de cette réalité dans leur vie intime. Cette tension se loge aussi dans la représentation, alors que l'idée du suicide que la pièce conceptualise peut détonner avec les expériences plus personnelles des spectateurs. L